

CLAUDE François

lettres d'honneur 20 juillet 1865 (2077)

né St Genmes d'Audoubert 9 février 1833

mère 18 décembre 1858

Tout son ministère au collège de Combré

il devient supérieur en juin 1865

décédé 37 août 1897

J'ai son portrait peint
avec le rochet de chanoine -

J'avais eu ce portrait à Steffennes
d'Andigné, tout froissé et sans
chassis. Ne sachant qui'il représen-
tait, je le présentai au chanoine
Robert ancien Sup. de St Louis qui
me dit "je n'ai jamais vu un portrait
semblable à Combe - ce doit être M. Claude"

J'allai à Beaupréau au à la Maison
de retraite St Michel et le montrai à
l'abbé Cottier né en 1884. Celui-ci
hen qui presque aveugle reconnut mon
portrait en tout sens et fut formel. Il
se rappelait hen de M. Claude qui était
né le même jour que lui à 51 ans
de distance - (16 décembre 1875)

voilà l'abbé

CLAUDE Francois Julien

Genmes d'Audigné, 9 février 1833.

10 ans 8^e et 7^e chez René Evrat, curé de
la Ferrière (abbé Lefort).

arrivé à Combrée à Pâques 1847.

Converse Augers 2 juin 1855

Ninorsé " 17 Mai 1856

Combrée " 6 juin 1857

Combrée " 19 décembre 1857

Combrée " 18 décembre 1858

Prof. de 2^e Combrée où il fit toute sa carrière

au même temps, vic. Bonny-Trie 15.7.1861

Prof. de Philo. et Préfet des études.

Sup. de Combrée, installé 13.6.1865

Chanoine honoraire 20.7.1865 -

Chan^{re} honoraire Pontivy 4.9.1892 -

Décedé Supérieur de Combrée le

31 août 1897

S.R. 1897 p. 1008 et 1898 p. 425

scolaire dit que le certificat peut être obtenu dès l'âge de onze ans. Que ferez-vous alors des enfants qui auront obtenu ce certificat à onze ans, qu'en ferez-vous jusqu'à treize ans ?

Vous invoquez le danger de l'oisiveté.

Mais vous n'avez invoqué aucune raison économique.

Dans ces conditions, les arguments tirés de l'intérêt de l'hygiène publique et du développement des enfants, qu'a exposés avant vous M. de Mun, me paraissent très supérieurs aux vôtres, et je pense que la Chambre votera son amendement. (La clôture !)

M. le président. — Je mets aux voix le deuxième paragraphe de l'article 2, dont MM. de Mun, Freppel et Dumay demandent la suppression. Il y a une demande de scrutin public.

A la majorité de 378 voix contre 103, sur 483 votants, le deuxième paragraphe de l'article 2 n'est pas adopté.

Retraite d'hommes

Une retraite d'hommes du monde aura lieu à l'abbaye de la Trappe de Bellefontaine, où le R. P. Abbé veut bien mettre quarante chambres à la disposition des retraitants.

La retraite commencera le dimanche 20 juillet au soir, et finira le jeudi matin 24.

Elle sera prêchée par le R. P. Larousse, de la résidence de Laval.

Des voitures attendront les retraitants à Cholet, dimanche soir, au train de 4 h. 1/2 (qui part d'Angers à 2 h. 45), ainsi que le lundi matin au train de 6 h. (qui part d'Angers à 4 h. 20).

Le prix de la pension est de 3 fr. 50 par jour.

Le règlement de la Trappe comporte toujours un ordinaire maigre; les personnes qui désireront faire gras voudront bien prévenir d'avance le R. P. Hôtelier de la Trappe afin que les provisions soient faites en conséquence.

Les fêtes de Combrée

Le mardi, 1^{er} juillet, on adressait, de Combrée au journal *l'Anjou*, la lettre suivante :

Tout Combrée est en fête, c'est aujourd'hui que notre belle Institution, orgueil et fortune du pays, célèbre les noces d'argent de son distingué supérieur, M. l'abbé Claude. Aussi, depuis hier soir, les routes sont-elles couvertes de voitures et de piétons. Ce sont les anciens qui viennent se joindre aux jeunes pour dire au père bien aimé : « Nous voilà, bénissez-nous, et soyez fier de vos enfants ! »

Réfectoires et dortoirs du collège, hôtels et maisons particulières du bourg suffisent à peine pour abriter tous ces impatients qu'une noble reconnaissance amène. Ce n'est pas seulement de l'enthousiasme, c'est presque du délire. Voyez comme on se tend la main, comme on s'embrasse ! Qu'il est bon de se revoir, de se questionner après dix, quinze et vingt ans de séparation ! Vive la maison qui sait mettre au cœur de ses enfants une aussi vive amitié !

Pèlerinage d'Angers à Paray-le-Monial et à Fourvière

Nous sommes heureux d'annoncer qu'un pèlerinage, autorisé par Monseigneur, est en préparation pour ces deux pieux sanctuaires, Paray-le-Monial et Fourvière. Il est demandé aux Compagnies de chemins de fer pour le 9 septembre.

Nous répondons, nous le savons, aux désirs d'un grand nombre en organisant ce pèlerinage. Paray, le « cher et doux Paray » a, cette année-ci, un attrait spécial. À l'occasion du second centenaire de la mort de la Bienheureuse Marguerite-Marie, le Souverain Pontife a accordé à la cité de Paray-le-Monial la grâce insigne d'un jubilé : indulgence plénière pour tous les pèlerins et autorisation d'entrer dans les jardins de la Visitation, d'ordinaire rigoureusement fermés. Ce jubilé durera sept semaines et demie, depuis le 8 septembre jusqu'au 1^{er} novembre 1890. Les pèlerins de l'Anjou seront heureux et fiers d'avoir les prémices de ces précieuses faveurs.

A Paray-le-Monial nous joignons Fourvière ; n'est-ce pas le vœu de tous ? Quel est le chrétien dont le cœur n'a palpité à la pensée de cette colline sainte, empourprée du sang des martyrs des premiers siècles, la gloire la plus vraie et le boulevard le plus sûr de la grande cité de Lyon ? Qui n'a rêvé de prier dans ce sanctuaire humble et pauvre où tant de prières ont été répandues par les fidèles du monde entier et où tant de grâces ont été prodiguées par la Mère de miséricorde ! Qui n'a désiré contempler de ses yeux la nouvelle basilique qui s'élève à côté de l'humble chapelle, monument admirable de la foi et de la piété envers Marie, égal, sinon supérieur par certains côtés à la basilique de Montmartre elle-même ?

Nous qui avons vu ces merveilles, nous nous faisons une fête, une fête de l'âme et du cœur, de les revoir. Nous qui avons savouré les douceurs de Paray et de Fourvière, nous sommes trop heureux de pouvoir y convier nos frères et, si Dieu le permet, de les y conduire.

Ceci n'est toutefois qu'un premier coup de clairon pour réveiller les pèlerins endormis, qu'un premier mot pour rassurer les pèlerins anxieux. Oui, nous irons, c'est la bonne nouvelle que nous avons hâte d'annoncer aujourd'hui. Comment irons-nous ? Dans quelles conditions de temps et de prix ? Nous le dirons aussitôt que nous aurons reçu des Compagnies de chemins de fer une réponse péremptoire à nos demandes.

L'abbé MALSOU,
chanoine honoraire, curé de la Trinité.

Noces d'argent de M. le Supérieur de Combrée (1)

M. l'abbé Crosnier, professeur à l'Université catholique, vient de publier le récit des fêtes qui ont eu lieu à Combrée, le 30 juin et le 1^{er} juillet, à l'occasion des noces d'argent de M. le Supérieur. C'est une brochure de

(1) *Noces d'argent de M. l'abbé F. Claude*, une brochure de 60 pages, en vente chez M. Briand, libraire, rue Saint-Laud ; prix : 0 fr. 75.

60 pages qui sera lue avec le plus vif intérêt. Elle est écrite dans ce style délicat et très athénien que l'auteur sait manier avec un rare talent. M. l'abbé Crosnier, du reste, est trop connu de nos lecteurs pour que nous ayons besoin de faire longuement son éloge. Puissent les quelques pages que nous extrayons de sa brochure donner à beaucoup le désir de la lire tout entière !

Voici d'abord l'avant-propos :

Le 16 juin 1865, après des fêtes touchantes qui ont laissé au cœur de ceux qui en furent les témoins un souvenir ineffaçable, M. l'abbé Louis Levoyer, de douce mémoire, quittait sa chère maison de Combrée. Devant la façade du collège, professeurs et élèves étaient réunis pour lui faire leurs adieux. A ce moment, M. l'abbé Claude, le nouveau supérieur, tomba aux genoux de son vénéré prédécesseur et lui demanda sa bénédiction. M. Levoyer le bénit, en lui adressant quelques paroles de félicitation et d'encouragement. Puis, salué une dernière fois par les acclamations des élèves, il s'éloigna de Combrée où il avait travaillé près de quarante ans.

La bénédiction du saint vieillard a été féconde. Depuis ce jour, en effet, vingt-cinq ans se sont écoulés ; et, pendant ce quart de siècle — *grande mortalis ævi spatium* — avec quel amour vigilant, avec quelle intelligence, quel tact et quel succès, M. l'abbé Claude a rempli la tâche difficile qui lui a été confiée, nous le savons, nous, ses élèves, qui avons été formés par ses leçons et ses conseils paternels. — Dieu me garde d'entreprendre ici l'éloge de notre cher supérieur ! Cet éloge, il a été fait, et bien fait, à plusieurs reprises, le 30 juin et le 1^{er} juillet derniers, par des orateurs souvent et chaleureusement applaudis. Il a été fait, surtout, par ce concours d'anciens élèves, venus de tous les points du diocèse et de pays plus lointains pour célébrer vingt-cinq années de dévouement et de travail.

J'ai recueilli — avec quelle joie ! — tous les discours qui ont été prononcés dans cette circonstance ; en les lisant, ceux qui ont eu la bonne fortune de les entendre sentiront se réveiller en eux, dans toute leur fraîcheur, les émotions qu'ils ont éprouvées. J'aurais voulu aussi, ô mes maîtres, ô mes condisciples, peindre au vif l'aspect de cette fête fraternelle, les sentiments qui ont agité nos cœurs. Je m'y suis essayé. Ai-je réussi ? Je sens que non. Il est trop difficile d'analyser et de fixer des impressions à la fois si délicates et si variées.

Ce petit livre, tel qu'il est, — et certes je l'aurais désiré plus vivant et plus frais — je l'offre à tous les élèves de Combrée, en souvenir du 1^{er} juillet 1890. Je l'offre surtout à vous, Monsieur le Supérieur, comme un hommage de respectueuse et profonde affection. La piété fraternelle et filiale qui l'a dicté sera, du moins, son titre à l'éloge ou mieux à l'excuse. *Hic liber, honori patris destinatus, professione pietatis aut laudatus erit aut excusatus.* (TAC, *Agric.*, 3.)

Alexis CROSNIER,
Prêtre.

Angers, École des Hautes-Études de Saint-Aubin, 7 juillet 1890.

Ensuite commence le récit :

Qui eut l'idée de cette fête de famille? Tout le monde. Depuis un an, pour le moins, nous attendions impatiemment l'époque où nous pourrions payer à M. le Supérieur la dette de notre reconnaissance. Dans le cours de l'année, un comité s'organisa, au collège de Combrée, sous la direction de M. l'abbé Guillotteau, professeur d'histoire, et de M. l'abbé Humeau, économiste. Les projets furent grandioses, comme les espérances. Hélas! on avait compté sans les *éléments*, qui n'ont pas permis de les exécuter dans toute leur étendue. Mais je ne veux pas anticiper sur les faits.

Plus de douze cents lettres furent lancées dans toutes les directions, adressées à tous les élèves, tant de l'ancien que du nouveau collège. Ce n'était pas seulement la fête d'un homme que l'on voulait solenniser; c'était aussi la fête de Combrée, dans la personne du Supérieur qui, depuis vingt-cinq années, en garde dignement les traditions. On vit tout de suite, par la grande sympathie qu'elle provoqua, combien cette fête était populaire; six cents adhésions arrivèrent, avec cotisations pour le banquet, et souscriptions généreuses pour le cadeau qu'on voulait offrir à M. le Supérieur. Le 1^{er} juillet, cinq cents élèves se pressèrent autour de M. Claude. Parmi les absents, quelques-uns n'avaient pas été invités, faute d'adresse. D'autres, en plus grand nombre, ne purent venir, empêchés qu'ils étaient par les occupations ou par la maladie. Au nombre de ces derniers, je dois citer : M^{sr} Juteau, évêque de Poitiers, retenu par sa santé; le R. P. Dom Couturier, abbé de Solesmes, le R. P. Dom Bourigault, abbé de Ligugé, l'un malade, l'autre en voyage de l'autre côté des Pyrénées. Ils étaient de cœur avec nous, joignant leurs vœux et leurs prières aux nôtres. Ils étaient aussi avec nous, ces vaillants évêques d'Amérique et des missions étrangères, M^{sr} Moore, évêque de Saint-Augustin, aux Etats-Unis, M^{sr} Gasnier, évêque de Malacca, M^{sr} Pineau, évêque de Calama, au Tong-King méridional, et les nombreux missionnaires, qui ont emporté de Combrée la flamme du zèle apostolique. — D'excellents amis, alléguant leurs fatigues, regrettaient de ne pouvoir se mêler à notre foule joyeuse : M. l'abbé Pergeline, supérieur de l'Externat des Enfants-Nantais; M. l'abbé Pouplard, supérieur du Petit-Séminaire de Beaupréau, qui avait assisté, en 1865, à l'installation de M. Claude. — Le premier pasteur du diocèse, M^{sr} Freppel, envoyait, de Paris, où il combat si intrépidement pour l'Eglise et pour la France, son approbation complète et tous ses vœux.

« Mon cher Supérieur,

« Je ne puis qu'approuver la pensée qu'ont eue les anciens élèves de Combrée de s'y réunir pour fêter le vingt-cinquième anniversaire de votre supériorat. Un quart de siècle dans les mêmes fonctions, c'est toujours quelque chose de touchant, surtout quand on a su, comme vous, y montrer tant de zèle et un si grand amour du devoir. Croyez bien que je serai présent d'esprit dans cette fête de famille; et je bénis dès maintenant celui qui en sera l'objet, ainsi que les anciens et les nouveaux élèves d'un établissement dont le diocèse d'Angers est justement fier.

— 736 —

« Agrérez, je vous prie, avec mes vœux *ad multos annos*, la nouvelle assurance de mon affectueux dévouement en Notre-Seigneur.

« † CH.-ÉMILE, évêque d'Angers. »

Il arriva enfin, le 30 juin, ce jour impatiemment attendu, mais non pas tel que nous l'avions souhaité. Le ciel était noir de nuages; une pluie serrée et continue avait détrempe les chemins, et le vent faisait rage. Cependant, vers trois heures du soir, le soleil se montra, comme pour sourire doucement à notre joie et se mettre de la fête. A six heures, le train parti de Segré versait, à la gare de Combrée, plus de deux cents pèlerins. Quand il arriva, le même cri s'échappa de toutes les poitrines : « La voilà ! » Oui, la voilà, la Vierge dorée qui domine notre cher collège et tout le pays d'alentour, l'image de la Mère qui a souri à nos jeux, béni nos travaux et protégé nos premières années. Le premier souvenir et le premier regard sont toujours pour elle.

Nous nous acheminons, qui à pied, qui en voiture, vers le collège. Entrons dans la prairie par ce portail décoré de verdure et de trophées. Pour plaire aux fils du vieux collège, et aux enfants plus jeunes qu'ont abrités ses murs,

Combrée a revêtu sa parure de fête,

pas aussi belle toutefois que vous l'aviez rêvée, M. l'abbé Houbine. La pluie a noyé, en partie, vos grands projets. C'est égal, on voit ce que vous prétendiez faire. Des guirlandes de houx et de buis se suspendent en gracieux festons et courent le long du rez-de-chaussée et des deux étages. La décoration du pavillon central est de bon goût. Au premier étage, resplendit l'écusson aux armes de M^{sr} Freppel, supporté par deux anges, avec deux faisceaux de drapeaux aux couleurs pontificales et canoniales; le tout, encadré par deux grandes bannières flottantes aux armes de l'Anjou. Au deuxième étage, deux faisceaux de drapeaux entourent un écusson aux initiales de M. le Supérieur. Ça et là, devant la maison, à l'horloge, au belvédère, des bannières, des oriflammes, des banderoles flottent au vent. — Saluons respectueusement, dans le vestibule, les glorieux ancêtres ou amis dont les bustes sont ornés de feuillage et de fleurs, et passons. Nous voici dans la cour intérieure, sous l'immense tente d'honneur dressée pour le banquet et la séance académique. Il faut se hâter d'en admirer l'ornementation; demain peut-être il ne serait plus temps. Elle est artistement pavoisée. Je remarque surtout le baldaquin blanc avec frise qui surmonte la place où sera M. le Supérieur, et tous ces écussons aux armes des villes d'Anjou et aux armes des cardinaux, des évêques, des abbés, qui se sont intéressés à Combrée ou qui ont étudié au collège. L'ensemble, aux couleurs variées, est d'un très gracieux effet.

Il est six heures et demie. La fête va commencer.

Les élèves, conduits par les professeurs, se rangent dans la cour intérieure, des deux côtés de l'allée qui conduit à la chapelle. M. le Supérieur arrive, avec M^{sr} Chesneau, vicaire-général, M. le chanoine Ad. Levoyer, M. le curé de Longué, chevalier de la Légion

d'honneur, MM. Ledoyen, supérieur du petit Séminaire Mongazon, Béchet, supérieur de l'Institution Saint-Louis de Saumur, un grand nombre d'anciens élèves, laïques ou ecclésiastiques, tout heureux de se serrer à ses côtés.

Artilleurs, à vos pièces ! L'artilleur, vous m'entendez bien, est M. l'abbé P. Ménard, préfet de discipline ; il n'y a guère que lui qui ait le droit de troubler d'une façon aussi insolite la paix de l'établissement. Le *marron* éclate avec fracas. Aussitôt la fanfare, dirigée par M. A. Collmann, de jouer une marche triomphale. Le calme rétabli, M. Renard, élève de philosophie et président de la jeune Académie combréenne, exprime au nom de ses camarades les sentiments qui débordent de tous les cœurs.

Quel dommage de ne pouvoir reproduire ce compliment plein d'une simplicité exquise et d'une aimable délicatesse, auquel M. le Supérieur répondit avec tant de cœur et d'à-propos ! Après le salut du Saint-Sacrement, on remit à M. Claude, dans la salle du réfectoire, le magnifique calice et les burettes que lui offraient les anciens élèves. Le soir, à huit heures, représentation très réussie du *Malade imaginaire*. Nous passons de jolies pages, mais il faut abréger.

Le lendemain, après un sommeil léger de quelques heures, nous fûmes réveillés au bruit d'un formidable pétard. C'est la coutume : dans ces fêtes, pourtant très douces, il faut les détonations de l'artillerie pour mettre, dès le premier moment, les élèves en belle humeur. Cependant il n'en était peut-être pas besoin ce jour-là ; la jeunesse, quand elle espère un grand plaisir, n'aime pas à rester mollement sur l'oreiller.

On attend joyeusement et tranquillement, dans la société des vieux camarades de collège, que sonne l'heure de la grand'messe pour se rendre à la chapelle. Le train de dix heures amène de nombreux élèves ou amis ; nous sommes cinq cents. A dix heures et demie, M. le Supérieur s'avance à l'autel, assisté de M. l'abbé Jouin et de M. l'abbé Alexis Crosnier, enfant de Sainte-Gemmes-d'Andigné. La nef de la chapelle est plus que comble ; les tribunes et les galeries sont pleines d'assistants. Je remarque, dans le chœur et dans la nef, M^{sr} Chesneau, M^{sr} Maricourt, recteur des Facultés catholiques d'Angers, MM. les chanoines Ad. Levoyer, Faucheux, supérieur de la communauté de Torfou, Portais, rédacteur des conférences ecclésiastiques, MM. les supérieurs de l'Externat, de Mongazon, de Saint-Louis, de Saint-Urbain, MM. les curés de la Trinité, de Longué, de Notre-Dame et de Saint-Pierre de Cholet, de Noyant, de Combrée, de Segré, de Pouancé, de Candé. La messe commence. N'est-ce pas, chers amis, comme au temps de nos jeunes années ? L'orgue, sous la main d'un musicien aimé, fait entendre ses notes harmonieuses. La voix vibrante de M. l'abbé Després chante le *Credo* ; tous nous lui répondons, comme autrefois, d'une seule voix, à plein cœur, affirmant publiquement notre croyance au symbole chrétien. — Le *Sanctus* de Gounod fut bien rendu par M. l'abbé Leroi ; après l'élévation, MM. l'abbé Véron, vicaire à Combrée, et H. Briand fils interprétèrent avec distinction le *Benedictus* de Feltz. — Puis, tous, à la

communion, nous chantons ensemble le psaume *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum*. A ce moment béni, plus d'un, dans l'assemblée, versa de douces larmes. Vous pleuriez, Monsieur le Supérieur; les souvenirs du passé vous revenaient en foule, touchants et délicieux. Vous nous aviez dit aussi, la veille, au soir : « Nous chanterons un bon *Te Deum* sur ce quart de siècle si tôt évanoui ! » De quel enthousiasme nous l'avons chanté, avec vous, au pied de l'autel, ce cantique d'actions de grâces ! Mais le *Te Deum* est aussi une prière. *Salvum fac populum tuum, Domine, et benedic hæreditati tuæ*. « Seigneur, disions-nous, sauvez ce peuple, qui est à vous ; n'est-il pas votre héritage ? Bénissez le père qui travaille depuis si longtemps à votre gloire ; gardez-lui la force du corps et la jeunesse du cœur. Bénissez les enfants qui l'entourent, en ce moment, comme une couronne d'honneur. »

La messe finie, on quitte la chapelle. On se cherche dans la foule, on s'interpelle; des amis se retrouvent, qui ne s'étaient pas vus, à Combrée, depuis dix, quinze ou vingt ans. Parfois le nom ne revient pas de suite à la mémoire; mais, quand il a été prononcé, ce sont presque des cris de joie, et de franches poignées de mains, et de chaudes embrassades. Ensemble, les écoliers du temps jadis parcourent les cloîtres, les cours de récréation; ils veulent tout revoir, les classes, les dortoirs, la prairie. Pas un coin de la maison où ne se réveille, pour eux, un souvenir plaisant ou grave. On se conte les bons tours, les espiègleries d'autrefois, même les punitions et les *pensums*. Il est si doux de se souvenir :

..... *Et hæc olim meminisse juvabit.*

J'ai vu, oui, j'ai vu de graves pères de famille, redevenus les écoliers d'il y a quinze ou vingt ans, s'ébaudir dans une joie presque tapageuse. Que voulez-vous? C'était, pour quelques instants, le retour de la jeunesse folle. N'allez pas, de grâce, les en blâmer.

Le banquet devait avoir lieu sous la tente d'honneur. — Mais voici déjà un premier malheur et une mauvaise chance : pendant que nous étions à la chapelle, un coup de vent s'est engouffré sous la tente et, brusquement, a déchiré du haut en bas la grande toile. Ce fut, monsieur l'économe, le commencement de vos infortunes... et des nôtres. — On m'a dit qu'en voyant ce dégât, un jeune rhétoricien pleura. Ce petit détail, amis lecteurs, ne vous fera pas rire; je vous l'ai conté simplement pour vous montrer avec quelle bonne volonté, jalouse de bien faire, nos jeunes frères nous avaient accueillis. — Décidément le pâle soleil du matin s'est voilé. Le ciel devient menaçant. Cependant, nous nous mettons gaiement à table.

L'ordonnance du diner était belle. Si je ne vous donne pas le menu, très appétissant, c'est pour ne pas exciter vos regrets. Très douce à nos cœurs était la perspective de cette réunion fraternelle. Joseph de Maistre n'a-t-il pas dit que la table est « l'entremetteuse de l'amitié ? » Nous attendions, avec presque de l'impatience, cette heure où nous devions nous retrouver avec les élèves de notre âge et de notre cours. Oh ! les joyeuses causeries que nous nous pro-

mettions ! Nous avons eu, tout juste, le temps de prendre le potage. Soudain une averse torrentielle tombe sur nos têtes et sur les plats. Bravement, nous ouvrons nos parapluies, en attendant que le ciel s'éclaircisse. Il ne s'éclaircit point. Nos parapluies faisaient gouttières. Alors, ce fut la débandade. Seuls, les invités assis à la table d'honneur, mieux abrités par un reste de tente, et, je dois l'ajouter, quelques héros, sous leurs parapluies, demeurèrent fidèles au poste. Les autres s'en allèrent sous les cloîtres, avec des provisions, ou se rendirent au réfectoire, pour y achever le repas commencé. On fit — c'était justice — contre mauvaise fortune bon cœur ; que pouvait-on contre les cataractes du ciel et contre les *éléments* ? On se retrouvait cependant, ici ou là, autour d'une table improvisée, et les joyeuses conversations reprenaient de plus belle.

Vers la fin du diner, quand on en vint aux doux épanchements du dessert, tout le monde était dans la cour intérieure ou sous les cloîtres, pour entendre les *toasts*.

Il faut lire, dans la brochure, les spirituelles saillies de M. Mauvif de Montergon et de M. le docteur Farge, l'aimable mot de M. Ory, curé de Pouancé, et la réponse de M. le Supérieur. A la séance académique qui suivit le diner, nouvel assaut d'éloquence, belle musique et charmante cantate composée par M. l'abbé Crosnier. Tour à tour, M. le chanoine Adolphe Levoyer, M. le chanoine Ravain, M^{re} Chesneau, vicaire général, prirent la parole au milieu des applaudissements de l'assistance. M. le Supérieur fut, comme la veille au soir, très heureux dans ses remerciements.

La séance académique terminée, d'autres divertissements attendaient les invités et les élèves. Nous nous transportons, en masse, sur le perron du collège devant la façade et dans la prairie. Tout à coup la fanfare éclate joyeusement ; et, du côté du bourg, nous voyons arriver les élèves précédant allègrement un superbe ballon, aux couleurs éclatantes, gonflé d'hydrogène par les soins de M. l'abbé Dalibon et de quelques aides charitables. Les musiciens prennent place sur le kiosque élégant, orné de feuillage et d'oriflammes, dressé au milieu de la prairie ; ils jouent une marche entraînant. Après quoi, au signal donné, les illustres invités, qui tiennent les cordons d'honneur, ouvrent les mains. Le ballon s'élève, doucement d'abord, en se balançant avec une grâce un peu molle ; puis, d'un bond léger, il atteint les hauteurs du ciel, devient un point à peine perceptible dans l'espace, et se perd dans les nues. Des applaudissements frénétiques accueillent son départ et sa disparition.

Et cè fut tout. On avait annoncé des jeux pour la soirée : courses libres, courses avec obstacles, courses en poches, bains russes, longues ficelles à avaler, assauts d'escrime savants et variés, tous jeux, ou presque tous, renouvelés des Grecs, ces éternels enchanteurs de l'humanité. Mais la pluie tombait toujours. Ce fut à notre tour, chers élèves, de regretter pour vous tant de plaisir perdu. Il fallut renoncer aussi à la splendide illumination qui devait embraser toute la façade du collège, et — sacrifice plus douloureux, celui-là — au cantique que nous chantions toujours, en pareille circonstance, à la *Vierge du Souvenir* :

Bonne mère, encore un beau soir !
Bonne mère, au revoir !

Mais la douce Vierge a entendu nos regrets, nos prières, et nous a bénis. Un autre jour — que ce soit le plus tôt possible, Monsieur le Supérieur ! — nous prendrons notre revanche. Au revoir, au revoir ! Nous aurons encore une belle journée, douce à l'esprit et au cœur.

Voici la conclusion :

Ainsi fut close cette triomphante journée. — A la fin de mon récit, je n'essaierai point de formuler les leçons morales qui se dégagent de cette fête de l'enseignement chrétien. Ces hautes leçons, du reste, éclatent aux yeux de tous ; elles ont été exprimées, en un langage choisi, par tous les orateurs qui se sont passé la parole dans cette réunion fraternelle. — Je ne veux que résumer, d'un mot, mes impressions.

La fête du 1^{er} juillet a été la fête de la tradition combréenne. M. le Supérieur nous l'a dit, en termes excellents ; et tous, je crois, nous le sentions très bien. Vraiment nous étions heureux de revoir nos aînés, nos modèles, ou d'applaudir aux portraits ressemblants qu'on nous en a tracés. Notre fête a reçu de là un caractère charmant de « simplicité et de grandeur » ; et c'est tant mieux. Ainsi, en effet, se forme la chaîne des souvenirs, plus forte que la mort ; ainsi le présent se modèle sur le glorieux passé.

L'un de nos anciens, jeune de cœur, M. Ad. Levoyer, nous disait : « Dieu avait chargé les patriarches de conserver sur la terre la tradition et de la transmettre intacte à leurs descendants. Il leur accorda une longue vie, pour que cette transmission se fit d'une manière plus facile et plus sûre. » Touchante pensée, qu'éveille naturellement, ce me semble, l'histoire de Combrée. Après M. Drouet, le vaillant fondateur, qui régna vingt-sept ans, M. L. Levoyer tint la charge, pendant vingt-huit ans, à son tour ; et voici M. Claude, qui achève lestement sa vingt-cinquième année de supériorat. L'autre jour, Monsieur le Supérieur, nous avons plaisir à contempler votre air de jeunesse et cette vigueur qui paraît renaître. Vivez donc, et gardez-nous florissante, durant vingt-cinq autres années, notre tradition d'honneur. Si Dieu nous prête vie, quelle joie ce sera pour nous, le jour où nous déposerons sur votre front, sur vos cheveux qui auront enfin blanchi, « la couronne d'or, méritée par un demi-siècle de vertus » !

Fête de l'Adoration perpétuelle à Notre-Dame-des-Champs

De toutes les réjouissances humaines, les fêtes de famille sont celles que l'Église approuve et bénit avec le plus de complaisance. Aussi bien ont-elles des consolations et des attraits inconnus à toutes les autres. C'est pourquoi nos pères avaient pris l'habitude de les consigner par écrit, afin d'en conserver le souvenir et d'en perpétuer les enseignements.

Chaque foyer domestique avait, aux siècles derniers, son livre de raison relié avec la bible, où les événements heureux se mêlaient

et heureuses gardiennes. Les vêpres sont chantées par un groupe très exercé de Sœurs venues tout exprès de la maison-mère. De beaux cantiques sont enlevés par des voix dont le timbre va réveiller toutes les fibres. Je vois des personnes qui pleurent d'émotion.

Le prédicateur des vêpres, pour se faire entendre de la multitude qui se masse devant la chapelle, va se placer sur le seuil de la porte. Sa voix portera mieux. Elle porte bien. Tout le monde peut l'entendre, la comprendre, la goûter, Elle a quelque chose de plus solennel que d'habitude, cette voix que je connais bien pour l'avoir entendue assez souvent. Il y a même de ces soulignements énergiques de gestes et d'éclats, quand l'orateur parle de Dieu, qu'il faut aimer, comme saint Louis, jusqu'à la mort. Qui nous eût dit alors, cher Supérieur de Combrée, que c'étaient comme des échos du ciel que votre voix nous envoyait, de ce ciel sur le seuil duquel vous étiez déjà, de ce ciel dont vous entrevoyiez la gloire ? C'était votre dernière parole de la terre. Soyez sûr que nous la recueillerons comme un testament sacré et que nous la garderons en la faisant fructifier.

Belle et émouvante fête, bien préparée par le zèle de l'excellent curé d'Avrillé, si fidèle à ses martyrs, bien réussie grâce au dévouement sans bornes de M. le Chapelain du Champ-des-Martyrs. Nous touchons, je crois, à l'âge d'or de ce pieux sanctuaire : à quand la béatification de nos saintes victimes ?

J. G.

M. Claude

Dans son dernier numéro, la *Semaine religieuse*, annonçant la mort de M. l'abbé François Claude, chanoine honoraire d'Angers et de Poitiers, supérieur de l'Institution libre de Combrée, demandait qu'une notice biographique fût composée sur ce prêtre éminent. Un vœu si légitime, qui est celui de tous les anciens élèves de M. Claude, de tous ses collaborateurs et nombreux amis, se réalisera un jour, avant peu, nous l'espérons. Mais il faut, pour mener à bien pareille tâche, disposer de plus de temps que nous ne pouvons le faire à l'heure présente, il faut surtout une plume mieux exercée que la nôtre. Celle que tout le monde désigne, et qui assurément ne se refusera pas à écrire la notice demandée, a déjà fait ses preuves en matière de biographie et créé plus d'un chef-d'œuvre. Inspirée et guidée par le respect, la reconnaissance, une admiration sincère, une tendresse presque filiale, elle saura faire revivre à nos yeux, pour notre consolation, la vraie physiologie du vénéré défunt et retracer en des pages éloquentes cette belle vie sacerdotale donnée tout entière à la gloire de Dieu et au bien des âmes, dans la grande œuvre de l'enseignement chrétien ; elle mettra en pleine lumière les vertus pratiquées humblement, sous le regard du Seigneur ; elle dira les travaux accomplis, les luttes soutenues, les victoires remportées pendant les trente-deux années d'un *Supériorat* qui n'aura pas été, dans l'histoire de Combrée et dans celle du diocèse d'Angers, le moins fécond ni le moins illustre.

En attendant que cette biographie paraisse, qu'il nous soit permis à nous, l'un des plus vieux parmi les collaborateurs de M. Claude, de raconter aujourd'hui ses derniers moments et les honneurs suprêmes qu'il reçut au jour de ses funérailles.....

Les vacances suivaient leur cours habituel, sans que rien fit présager la terrible catastrophe qui menaçait Combrée. Resté presque seul, le vénéré Supérieur, au lieu de se reposer tranquillement, comme il aurait dû, après les fatigues accablantes de l'année scolaire, travaillait encore, plus que jamais soucieux de l'avenir et des intérêts de son cher collègue. Pour le faire connaître davantage et assurer par là le recrutement des élèves, il s'absorbait, une semaine entière, dans la rédaction de nouveaux prospectus qu'il envoyait de tous côtés. Jamais avare de sa parole quand elle pouvait rendre service, il installait solennellement un de ses professeurs nommé curé dans une paroisse voisine et prêchait, à cette occasion, un beau sermon sur la grandeur du ministère sacerdotal. Quinze jours après, au Champ-des-Martyrs, en Avrillé, le mercredi, 25 août, il prononçait le panégyrique de saint Louis, devant un auditoire nombreux qu'il tint pendant une grande demi-heure attentif et recueilli, sous le charme d'une éloquence toute vibrante. Quelques élèves voulaient mettre à profit la fin de leurs vacances pour se préparer à différents examens; il avait accepté comme toujours de diriger leurs études et, le samedi 28 août, il les recevait chez lui et leur donnait plusieurs leçons. Il ne se pouvait pas que de tels travaux fussent impunément accomplis, à un âge où tant d'autres, et des plus vaillants, ne songent qu'aux douceurs de la retraite.

Le dimanche, 29 août, à la sainte messe, pendant qu'il donnait la communion, M. Claude fut pris d'une fatigue subite, que remarquèrent la plupart des assistants et qui commença de les inquiéter. La prudence demandait qu'il fit appel, sans plus tarder, aux lumières de la science. Qui sait si, pris à temps, le mal n'eût pas été enrayé? Mais il ne voulut rien entendre et partit le même jour pour Loiré où habite l'un de ses frères. Il avait promis cette visite; ce fut la dernière qu'il rendit à sa chère famille; elle en gardera le précieux souvenir. A Loiré, tout épuisé qu'il fût, M. Claude accepta encore de chanter les vêpres solennelles. Le soir, quand il revint, il paraissait à bout de forces. L'hésitation n'était plus possible; on appela le médecin. Celui-ci, dès l'abord jugeant le cas très grave, prodigua au cher malade, avec un admirable dévouement, les soins les plus actifs et les plus éclairés. Un instant l'on put croire les progrès du mal retardés un peu, sinon définitivement arrêtés. Triste illusion, hélas! de celles que l'on accepte si facilement, parce qu'elles répondent aux plus ardents désirs de l'âme! Après l'effroi du premier moment, nous commençons donc à reprendre quelque espérance, lorsque le mardi 31 août, vers une heure de l'après-midi, notre cher et vénéré Supérieur rendit doucement son âme à Dieu, à la fin d'une crise qui n'avait pas duré plus de dix minutes et pendant que M. le Curé de Combrée, appelé en toute hâte, lui faisait les dernières onctions. Le matin il s'était confessé en parfaite connaissance et, tout heureux d'avoir mis en

ordre ses affaires spirituelles, à l'un de ses collaborateurs accouru près de son chevet, il disait, avec une émotion visible, en lui serrant les mains : « Mon cher ami, c'est fait ; je me suis confessé à mort. »

La mort vient pour quelques-uns avec un long cortège de souffrances qui épouvantent même les plus courageux ; il en est, au contraire, qu'elle frappe d'un coup subit et imprévu. Elle n'eut pour M. Claude ni surprises ni rigueurs. Il nous a paru que si le Bon Dieu lui avait demandé quel genre de mort il préférerait, il n'en eût pas choisi d'autre. Le repos d'une vieillesse impuissante eût répugné à cet infatigable travailleur ; et le voilà qui succombe à son poste de labeur, sans agonie, on peut dire sans souffrances, assisté de tous les secours surnaturels qu'un chrétien peut demander à l'Eglise, entouré par plusieurs membres de sa famille religieuse que, dans son infinie bonté, la divine Providence semble avoir voulu ramener, ce jour-là, tout exprès pour recevoir le dernier soupir d'un père bien-aimé et lui rendre, après sa mort, les devoirs suprêmes de la piété filiale.

La fatale nouvelle, répandue aussitôt à Combrée et dans les environs, attira au collège, le soir même et les jours suivants, une foule de visiteurs attristés. Auprès des parents de M. Claude, dont la douleur est inconsolable — il les aimait tant ! — avec les professeurs et les religieuses de la maison qui font tour à tour de rôle la veillée funèbre, l'on voit les familles des représentants les plus honorables du pays, comme aussi des hommes et des femmes du peuple ; petits et grands, riches et pauvres viennent s'agenouiller dans la chambre mortuaire ; ils prient avec ferveur et ils contemplent longuement, dans un respect mêlé d'émotion, les traits du vénéré défunt. Ces traits, la mort ne les a point altérés ; ils expriment une paix très douce, presque souriante. Sur le lit de parade où pendant deux jours il demeura exposé parmi les fleurs, vêtu des ornements sacerdotaux, on eût dit qu'il sommeillait, ou mieux qu'il se recueillait pieusement : tel il nous apparaissait naguère, chaque matin, quand, les mains jointes et les yeux demi-clos dans l'attitude de la prière, il venait à l'autel pour célébrer la sainte messe.

La cérémonie des obsèques eut lieu le vendredi 3 septembre. Jamais peut-être, depuis la consécration de notre chapelle, même dans les plus grands jours de fête, pareille affluence ne s'était produite à Combrée. Bien que nombre d'invités n'eussent pu recevoir à temps leur faire-part, près de cent cinquante élèves, environ deux cents prêtres, accourus de tous les points du diocèse et des diocèses voisins, une foule incalculable de laïques, anciens élèves ou amis de M. Claude, étaient réunis, à l'heure fixée, devant la porte d'entrée ou sous le vestibule du collège. Hélas ! ce n'était plus, comme jadis, avec des paroles de joie et le sourire aux lèvres qu'ils s'étaient salués en arrivant ; ils avaient des larmes dans les yeux et des sanglots dans la voix. Ce n'étaient plus, hélas ! les parures aux couleurs voyantes, les riches écussons, les inscriptions joyeuses qui ornaient la majestueuse façade, comme aux jours de leurs gaies réunions, mais de longues draperies noires, symbole de la tristesse et du deuil. Et tous, à travers leurs larmes, le regard

fixé sur le drap mortuaire, semblaient chercher à voir encore dans le cercueil qui le recouvrait le père, l'ami, le bienfaiteur tant regretté.

La levée du corps fut faite, sous le vestibule, par M. le chanoine Grellier, vicaire général, représentant Monseigneur l'Evêque empêché. Puis, lentement et dans un ordre parfait, le cortège se rendit à l'église paroissiale, où devait être célébré l'office divin.

Derrière les élèves qui ouvrent la marche, vient le clergé en habits de chœur. On remarque dans ses rangs M^{sr} Pasquier, protonotaire apostolique, recteur des Facultés catholiques d'Angers; M. le chanoine Lemaître, ancien grand vicaire du diocèse de Laval, que des relations amicales unissent à Combrée et qui professait la plus haute estime pour le vénéré Supérieur; MM. les chanoines Chaplain, aumônier militaire, Portais, rédacteur des Conférences ecclésiastiques, Maisou, curé de la Trinité, Simon, curé de Saint-Laud, Gouby, supérieur du pensionnat Saint-Urbain, Toublanc, archiprêtre de Segré, Dufour, curé de Champigné, Pinier, ancien secrétaire particulier de M^{sr} Freppel, Moreau, supérieur du Petit-Séminaire de Beaupréau, Quittet, curé de Beaufort-en-Vallée; MM. Le Bailly, directeur au Grand-Séminaire, les curés-doyens de Craon, de Candé, de Longué. — M^{sr} Pessard, ancien vicaire général, obligé de présider le même jour à Torfou les obsèques de M. le chanoine Faucheux, nous avait fait dire tous ses regrets. Combien d'autres auraient voulu être là qui, comme lui, n'avaient pu! — Vingt prêtres venaient ensuite, tenant des cierges; le cierge d'honneur aux mains d'un très vieil ami de M. Claude, M. l'abbé Després, curé de Chazé-sur-Argos; puis étaient portées quatre magnifiques couronnes, hommage de regret et de pieux souvenir, offertes, les trois premières par l'Association amicale, les professeurs, les élèves, et la quatrième par les ouvriers du collège. Les cordons du poêle étaient tenus par M. Louis, président de la Société civile, par M. J. de la Perraudière, président de l'Association amicale, par MM. les chanoines Ledoyen, supérieur de Môngazon, Guilloteau, ami particulier du défunt et longtemps son collaborateur dévoué, par M. le Curé-Doyen de Pouancé et M. Besnier, curé de Saint-Laurent-des-Autels. A la famille de M. Claude, pour conduire le deuil, s'étaient joints M. l'abbé Humeau, économe, et tous les professeurs que la direction des cérémonies ne retenait pas à une autre place. Derrière eux suivent les religieuses qui desservent la maison, puis le Conseil municipal au grand complet, enfin les rangs pressés des anciens élèves où se mêlent la noblesse et la bourgeoisie des environs. Ne pouvant donner ici tous les noms, qu'on nous pardonne de n'en citer aucun. Merci cependant du fond du cœur aux familles honorables dont l'assistance, en pareil jour, nous a été si précieuse! M. Bougère, député de l'arrondissement de Segré, était présent à la funèbre cérémonie; les représentants des administrations préfectorale et universitaire, avec qui M. Claude entretenait les plus courtoises relations, s'étaient excusés de n'y pouvoir venir et nous avaient adressé leurs vives condoléances; M. Guibourd de Luzinai, sénateur de la Loire-Inférieure et conseiller général du canton de Pouancé, averti trop tard, est venu lui-même, au lendemain des funérailles, nous exprimer sa douleur profonde.

Rien de plus éloquent que le spectacle offert par cette foule immense qui remplissait, le vendredi 3 septembre, la vieille église de Combrée, unissant pieusement ses prières aux prières liturgiques. Pour éveiller de telles sympathies et exciter tant de regrets, que d'éminentes qualités il fallait réunir en sa personne, et surtout, que de bien il a fallu répandre autour de soi !

M. l'abbé Bazin, archiprêtre de la cathédrale, célèbre la sainte messe, assisté comme diacre et sous-diacre de deux anciens professeurs, M. Poirier, curé de Vern, et M. Cohon, curé de Noyant-la-Gravoyère, et de plusieurs séminaristes qui ont accepté de remplir à l'autel les autres fonctions d'ordre inférieur. Les chants religieux, habilement dirigés par MM. Véron et Leroy, que soutiennent des voix exercées, non moins habilement accompagnés sur l'orgue de chœur par M. Mauvif de Montergon, se succèdent avec une majesté imposante qui impressionne manifestement l'assistance et porte les âmes à la prière et à l'adoration. Le saint sacrifice terminé, M. le Vicaire général monte en chaire. Il commence par redire, devant son auditoire, les condoléances de Monseigneur l'Evêque qui, retenu au loin, avait exprimé déjà, à deux reprises différentes, aux professeurs de Combrée et la part qu'il prend à leur deuil et sa douleur pour la perte si grande éprouvée par le diocèse tout entier dans la personne de leur vénéré Supérieur. « La volonté du défunt, ajoute-t-il, est qu'il ne soit fait de lui aucun éloge funèbre ; mais, comment l'autorité ecclésiastique pourrait-elle laisser disparaître un homme, dont le rôle et les services ont été si importants, sans lui payer, au moins en quelques mots, le tribut de sa reconnaissance ? » Après une allusion aux deuils cruels qui viennent de frapper coup sur coup notre diocèse et à la mort imprévue du Supérieur de Combrée, il prononce ces paroles que nous sommes heureux de citer textuellement ; elles sont si belles et si vraies !

« M. Claude parcourait le diocèse : selon son usage, il employait les vacances, non à se reposer, mais à aider ses confrères du ministère paroissial, tout en faisant connaître au loin le collège, visitant les élèves, préparant la rentrée. Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque et nous tous, ses collègues ou amis, nous le suivions de cœur dans ses courses fécondes. Plus que jamais, nous nous reposions de l'avenir de Combrée sur l'activité, le zèle, l'ardeur inextinguible, les vastes capacités de l'éminent Supérieur. Dieu, dont les jugements surpassent infiniment nos pensées, l'enlève. Dieu tranche cette vie indomptable. Il tranche du même coup imprévu nos plus solides espérances. Il nous précipite dans l'angoisse d'une douleur qui paraît sans remède. Ah ! Messieurs, pleurons, baissons la tête, prions, invoquons l'éternelle Miséricorde : jetons-nous dans le sein de cette Pitié divine que nulle catastrophe ne saurait diminuer au regard des chrétiens. C'est toute l'exhortation que je viens vous adresser par ces quelques paroles sur la vie et l'œuvre de notre bien-aimé Supérieur.

« François Claude, né à Sainte-Gemmes-d'Andigné, en 1833, d'une excellente et très chrétienne famille, fut envoyé de bonne heure au collège de Combrée ; il en fut tout de suite et demeura durant le cours entier de ses études un très brillant élève. Ses succès

au Grand-Séminaire ne firent que marquer plus manifestement sa destinée : il devait être une des gloires de l'enseignement catholique en Anjou. D'abord professeur de seconde et, dès les années suivantes, de rhétorique, de philosophie ; dès ces premiers temps, préfet des études, collaborateur principal du vénérable M. Levoyer, le voici, tel qu'il nous apparaissait à nous les plus jeunes élèves de l'Institution, tel qu'on le retrouvera jusqu'au bout de sa carrière, un maître dans l'art d'instruire, un connaisseur en toutes les sciences, fin lettré du reste, très éloquent sitôt qu'il a une heure où peut s'imposer un effort pour préparer sa parole : et tout ensemble, avec ces aptitudes presque universelles, homme d'initiative et d'action, sans cesse au travail, incapable de repos. M. Levoyer, son cher supérieur et bienfaiteur, a vieilli ; des dignités méritées par la vie la plus noble l'attendent à Angers : M. Claude le remplace, encore tout jeune, mais avec l'autorité que donnent les ressources d'un talent exceptionnel et d'une expérience précoce. A dater de cette année 1865, il accroit, s'il est possible, sa dépense d'énergie. En même temps qu'il surveille, dirige et pratique de sa personne les divers genres d'enseignement pour le bien des élèves, on voit M. Claude entrer en rapport avec les meilleures familles de ce pays, du diocèse et des diocèses voisins. S'il est connu pour l'orateur des deuils et des fêtes dans une quantité de paroisses, plus intimement, au foyer de nombre de familles éprouvées, il est connu aussi pour le protecteur et le père des enfants qu'on lui confie : car il donne sans se lasser, sans compter, avec une prodigalité extraordinaire, sa bourse, son cœur, son talent et ses forces. Ne nous étonnons donc pas, mes chers Frères, que l'on accepte son amitié comme un titre d'honneur : digne successeur de M. Levoyer, dont les belles traditions furent son héritage, il attire à lui ou retient par un charme d'illustres affections qui deviennent l'appui de son cher collègue. Vous en êtes les témoins, vous, Messieurs, qui représentez ici la bourgeoisie et la noblesse de la contrée ; et vous qui avez joui de l'enchantement des visites qui nous étaient faites ; vous encore qui avez fréquenté ou vu apparaître dans ces murs des évêques célèbres, des hommes d'Etat, des orateurs applaudis du monde chrétien. Mais ajoutons sans tarder : pendant que M. Claude occupait de son mérite et saisissait de son heureuse influence ce qu'on nous permettra bien d'appeler la renommée, ici, sur le terrain de combat de chaque jour ou, pour être exact, dans l'atelier de son incessant travail, dans la maison de son cœur, à l'ombre du sanctuaire où il immola constamment sa vie avec tant d'amour, vous, Messieurs les Professeurs des années passées et des jours présents, nous, anciens élèves ou élèves d'aujourd'hui, nous avons contemplé ce dévoué, auquel dévouement et bonheur paraissaient tout un ; incliné malgré lui sous le poids de fatigues qu'il se refusait à ressentir, atteint aux yeux, plus atteint encore au centre même de l'organisme, il poursuit passionnément sa tâche monotone : il faut qu'il ait les élèves sous son regard ou sous l'impression de son enseignement : langues mortes ou langues vivantes, sciences abstraites ou belles-lettres, haute philosophie ou notions élémentaires, tout l'intéresse et l'échauffe, dès qu'il nous transmet ses

connaissances. On ne rencontre pas de maître plus capable, mais tout ensemble, plus épris d'instruire ; et le même homme que vous diriez absorbé par cette fonction éminente, j'entends l'initiation des jeunes gens aux choses de l'esprit, le même homme, dès le matin, leur a donné une méditation savoureuse de foi et de piété, leur donnera le soir une lecture spirituelle souvent des plus émouvantes : le même homme sera directeur de conscience, observateur attentif et inquiet des maladies des jeunes âmes : il se fera le confident secourable des impétueux et des faibles et, parmi les élèves, recherchera de préférence les moins sauvegardés, avec l'espérance obstinée de former en eux le cœur droit et pur, le sentiment de religion, le goût d'innocence et de prière qui les préserveront des dangers du monde et les sauveront pour l'éternité. Cher Monsieur le Supérieur, quelle récompense couronne vos efforts ! Dans cet auditoire, combien répondent tout bas à mes indigentes paroles : « Vous dites trop peu ! Vous touchez à un endroit sacré de notre vie intime ; mais vous n'exprimez pas à quel point ce grand cœur a élevé et sanctifié le nôtre ! » Bornons-nous cependant à ces indications rapides. Passons aussi, dans cette chaire, d'autres luttes plus extérieures et plus retentissantes, en particulier la longue et intrépide bataille livrée pour la conservation et le rachat de Combrée. Nous n'avons nul besoin de recommencer une histoire qui a été tracée de main de maître dans des discours dont nous ne perdrons pas le souvenir. Saluons seulement les résultats comme pour adoucir un instant nos regrets : l'Institution, demeurée florissante, recrutée d'élèves, en dépit des circonstances mauvaises ; le *palais de l'éducation* conservé aux catholiques de l'Anjou par une négociation où l'habileté et la persévérance de M. Claude devinrent comme l'appât des générosités magnifiques accourues pour l'aider : puis le développement de la *Société amicale*, cette chaîne de sympathies, d'effective reconnaissance, de concours empressés, rempart de la maison bien-aimée : Que dirais-je encore ? Ah ! mes Frères, il vaut mieux laisser de tels services parler d'eux-mêmes au fond des âmes ! »

M. le Vicaire général termine en invitant ses auditeurs à unir leurs prières dans une vaste supplication et en souhaitant : « Paix, lumière éternelle, éternelle allégresse à l'infatigable éducateur, l'un des modèles du clergé et l'apôtre des jeunes gens ! »

Cet éloquent discours, écouté dans un religieux silence, avec un intérêt visible, fit répandre bien des larmes. L'orateur ne pouvait reconnaître avec plus de délicatesse et de cœur les grands services rendus par le Supérieur de Combrée et, puisque les amples développements d'un éloge funèbre lui étaient interdits, il ne pouvait esquisser en termes mieux choisis, plus clairs et plus justes à la fois, ses talents, sa vie et son œuvre. L'absoute donnée, le cortège se reforme et l'on s'achemine vers le cimetière. A l'église, M. le Vicaire général avait parlé au nom du diocèse tout entier ; dans le cimetière, sur la tombe de M. Claude, M. J. de la Perraudière, notre sympathique président, adressa, d'une voix émue, au nom de la Société des Anciens Elèves, le suprême adieu à celui qu'il appelait son vieil et fidèle ami :

« C'est dans le deuil et dans les larmes, autour d'une tombe, que nous nous réunissons aujourd'hui.

« Celui que nous aimions à entourer ici, chaque année, comme les enfants assemblés sous le toit paternel ; celui auquel nous adressions naguère nos vœux les plus ardents pour que, pendant de longues années encore, il demeurât le chef aimé de notre cher Combrée, après en avoir été, depuis si longtemps, le directeur vaillant et habile et le sauveur intrépide aux jours mauvais ; celui qui était l'âme même de Combrée et de la grande famille combréenne vient de succomber, emporté comme par un éclat de foudre et enlevé à nos respects, à notre admiration, à notre filiale et inaltérable affection. La mort n'a pu le surprendre, elle l'a trouvé debout à son poste de travail et d'honneur qu'il n'a jamais quitté, plein de force et de vie, tout enveloppé dans la gloire de ses nombreux et récents succès, dans l'épanouissement de son incomparable zèle et de son infatigable dévouement.

« L'heure était venue de donner à son grand et fidèle serviteur la récompense justement méritée par quarante années de courageux et rudes labeurs consacrés à assurer la conservation et le progrès de cette grande œuvre de Combrée à laquelle notre cher et vénéré supérieur a voulu donner toutes ses forces, tous les trésors de son intelligence et de son cœur et toute sa vie.

« Grâce à sa sagesse tout à la fois ferme et prudente, aux jours d'orage et de menace avaient succédé le repos et la sécurité : fiers du glorieux passé de Combrée nous regardions l'avenir avec confiance : il était là, sentinelle toujours vigilante, il était là, que pouvions-nous craindre ?

« La même main qui nous l'enlève s'étendra sur nous comme un bouclier pour protéger Combrée et son avenir impérissable ; Dieu mesurera la puissance de la protection à la grandeur du coup qui nous frappe, à l'immensité de notre épreuve et de notre douleur.

« C'est en face du danger que les courages se réveillent et les cœurs se retrempe ; le souvenir de M. Drouet, de M. Levoyer, de M. Claude, nous apprend comment, à force de courage et de persévérance, on peut créer, conserver, agrandir et sauver une grande institution : fidèles à leurs exemples et à leurs leçons, nous marcherons les rangs serrés derrière celui que Dieu, dans ses secrets desseins, a préparé pour prendre en main le gouvernail, et tous, fortifiés par le sentiment d'une union inébranlable, nous continuerons à garantir la prospérité de Combrée, pour le bien du pays, pour l'honneur et la liberté de l'enseignement religieux et pour la gloire ici-bas de celui que nous pleurons et qui lui a sacrifié son existence tout entière.

« Les dernières et formelles volontés inspirées par les sentiments d'une pieuse modestie m'imposent le pénible devoir de renoncer à prononcer ici l'éloge funèbre d'une vie toute remplie de travail, de dévouement, d'honneur et de vertu : belle et féconde carrière qui laisse derrière elle, comme un sillage lumineux, cette longue suite de générations d'hommes de tout rang, de toutes professions, qui, après avoir reçu dans l'enseignement

donné à Combrée par notre regretté supérieur les principes de morale religieuse et la foi, y ont trouvé la plus sûre garantie de la dignité de leur vie ; et ces légions de prêtres devenus, sous sa direction, dans l'épiscopat, dans le cloître et dans notre admirable clergé angevin, l'honneur du sacerdoce.

« S'il m'est interdit, par respect d'une volonté sacrée, de retracer ici la grandeur, les enseignements et la beauté de cette vie, il m'est permis du moins, au nom de vous tous, présents ou absents, ses amis, ses enfants, au nom de l'Association des anciens élèves de Combrée, de venir au milieu de vous apporter devant cette tombe notre dernier adieu d'amis et de chrétiens, et déposer, avec les sentiments de notre amère douleur, le suprême hommage de nos respects et de nos regrets.

« Nous conserverons pieusement et fidèlement sa mémoire ; c'est là-haut que nous lui adresserons nos vœux et nos espérances ; c'est au ciel que notre pensée ira chercher celui que nous avons tant aimé et vénéré sur la terre. »

Que dire encore après ces touchantes paroles ? Cher Monsieur le Supérieur, en vain vous avez défendu de faire votre éloge ; il a éclaté partout et magnifiquement, le jour de vos funérailles, dans les allocutions que nous avons entendues et qui ne voulaient être que l'expression discrète des regrets ou de la reconnaissance, comme aussi dans l'immense concours de sympathies qui entouraient votre cercueil. Nous le retrouverons encore, depuis que vous avez disparu, dans les simples billets qui nous arrivent chaque jour et où nombre de vos anciens élèves remercient Dieu de leur avoir donné, pour leur sauvegarde ici-bas et leur salut éternel, un maître si bon, si dévoué, si prudent. « *Et in multitudine electorum habebit laudem.* »

Reposez en paix dans la tombe modeste où vous ont accompagné nos larmes et nos prières, en attendant qu'un jour, bientôt, espérons-le, la piété de vos enfants recueille vos os et les rapporte triomphalement dans la chère maison qui fut si longtemps le théâtre de vos labeurs et le témoin de vos vertus ! X.

La trente-troisième croisade : Les Angevins à Verdélais et à Lourdes

(Suite)

V

Nous voici à Lourdes, et la plume tremble dans ma main. Que dire de Lourdes et de ses inoubliables fêtes, qui n'ait été dit, et beaucoup mieux dit déjà ? Quelle que soit la corde de la lyre que je cherche à attaquer, elle a déjà vibré avec charme — j'en atteste la collection de la *Semaine religieuse* — sous les doigts de mes prédécesseurs en compte rendu, mes maîtres et, Dieu merci, mes amis. Vais-je chercher dans mon récit une exactitude parfaite et y ajouter l'intéressante évocation de nos grands pèlerinages d'autrefois ? Je cours le risque de recevoir du Plessis-Grammoire un rappel à l'alignement. Essaierai-je d'unir à une correction impec-

CLAUDE 1653 François (1833-1897)

Combrée (tout) de diocèse d'Angers de à

Combrée (professeur de seconde) de diocèse d'Angers de 1858 à 1859

Combrée (professeur de rhétorique) de diocèse d'Angers de 1859 à 1860

Combrée (professeur de philosophie) de diocèse d'Angers de 1860 à 1865

Combrée (préfet de discipline) de diocèse d'Angers de 1863 à 1865

Combrée (supérieur) de diocèse d'Angers de 1865 à 1897